

UNE LEÇON

Une fois déjà, j'ai parlé de cet oncle que je vais voir chaque année dans un département de l'Est ; il a les mœurs d'un bon médecin de campagne, c'est-à-dire qu'il dédaigne les richesses et professe pour les êtres et les choses tout l'intérêt que peut leur prêter une âme vraiment sensible. Philosophe de village, élève de Jean Jacques Rousseau, mon oncle est un ami de la nature. Suivant lui, notre meilleur maître est notre instinct et, de préférence, il observe les enfants, parce que chez eux la simplicité primitive des sentiments n'est pas encore corrigée, dit-il, par les habitudes d'une fausse éducation.

Je laisse à mon oncle toute la responsabilité de ses principes et, si je les consigne ici, c'est uniquement parce qu'ils ne sont pas indifférents à ce qui va suivre.

Sise au milieu du village, sa maison se trouve mitoyenne avec une misérable habitation et, de ses fenêtres donnant sur son jardin, il aperçoit les derrières de cette habitation, une courrette étroite où grouillent une poule et ses poussins avec deux enfants.

Du premier jour de mon arrivée mon oncle m'avait désigné ce coin de misère, comme s'il prétendait me montrer la principale curiosité de l'endroit ; il m'affirma que les deux enfants me fourniraient un intéressant sujet de méditation.

C'est d'abord une fillette d'une douzaine d'années, une brunette que ses parents ont habituée de bonne heure sinon à mendier, du moins à qué-

appuyée sur son coude et perdre son temps à rire, mon oncle reprit en manière d'excuse ?

« Cette petite en apprend là plus qu'à l'école ; la poule est superbe d'allure, de colère et de bravoure ; si ces enfants réfléchissent, c'est d'un excellent exemple pour eux. »

— Mais, mon oncle, leur chat et leur poule sont appelés à se rencontrer souvent dans la courrette ; ils devraient vivre en bonne intelligence et je jure inutilement cruel de les exciter l'un contre l'autre, de les mettre en guerre désormais ennemis. »

Mon oncle ne répondit pas ; je le crus touché sans réplique possible par mon argument et, satisfait de le voir en défaut, j'achevai mentalement mes réflexions. Est-ce que la fillette n'aurait pas mieux fait d'être à la cuisine et d'aider sa mère ? Je ne l'envoyais pas dans ma pensée raccommo-der ses bas, puisqu'elle marchait nus-pieds ; mais, du moins, à défaut d'autre besogne, n'aurait-elle pu nettoyer la demeure et, pas plus loin que devant elle, relever et rassujettir les planches d'une palissade effondrée dont j'apercevais la trouée sur un des côtés de la courrette.

Ce côté, m'avait dit mon oncle, appartenait aux communs d'un boucher, et c'est un bœuf mal assommé qui, pour fuir le maillet, avait fait la trouée.

Or, le surlendemain, je me trouvais à la fenêtre du jardin et, malgré moi, j'observais les enfants ; tout heureux d'avoir un sujet d'amusement, ils le renouvelaient chaque jour ; ils agachaient donc la poule avec le chat.

En même temps, j'entendais les cris d'un porc, que le boucher ne parvenait pas à tirer d'un réduit et qu'il allait saigner. Ce genre d'exécution

me répugnait ; j'en fus jusqu'au moindre bruit et je me retirais, abandonnant le spectacle des enfants, qui ne s'étaient pas laissés distraire de leur occupation.

Soudain, un grand juron retentit là-bas vers les communs du boucher, puis un bruit comme celui d'une chute, puis des grognements qui s'approchent, et tout à coup, par la palissade béante, apparaît dans la courrette, devant les enfants épouvantés, un porc énorme, tout sanglant encore d'un coup de couteau mal donné.

Le porc est rendu furieux par la douleur de sa plaie vive, l'odeur de son sang qui l'éclabousse ; il va se ruer... au premier moment d'effarement et de terreur, la fillette ne semble pas entendre les cris de son petit frère qui l'invoque et qu'elle ne songe même pas à protéger ; elle est prête à se sauver quand brusquement elle perçoit la poule qui, surprise par la soudaineté de l'attaque, n'a pas eu le temps de rassembler ses poussins, mais qui, pour les défendre, s'est retournée face à l'ennemi.

La poule, en deux coups d'ailes, a sauté jusqu'aux yeux du porc ; elle l'a aveuglé et l'arrête, tandis que, reve-



La poule se hérissait furieuse. (P. 17, col. 1).

mander. Coureuse de grandes routes, elle a pris bien vite le type de bohème, que complète assez bien son costume, car elle est vêtue d'une robe claire aux manches brodées, qui lui provient certainement d'une aumône, et le contraste de sa toilette avec ses pieds nus lui donne un plus grand air de misère et de désordre.

Quant à l'autre enfant, le frère de la fillette, c'est un garçonnet de cinq ans, au type paysan. Sa sœur ne l'emmène pas pour mendier et n'ayant point encore vagabondé de par le monde, il est resté rustique et benêt.

Je fis part à mon oncle de mes impressions. Je ne voyais là que deux enfants malpropres et je doutais de m'intéresser jamais à leur voisinage insignifiant. Je m'étonnais même qu'un esprit aussi grave, tel que je connaissais mon oncle, pût s'y être arrêté ; mais lui, sans s'occuper de mes réticences, reprit :

« Tiens, regarde à quoi ces gamins-là s'amuse. »

Par condescendance, je me penchai pour voir. Les enfants étaient assis parmi les herbes et les brousses, contre leur mesure, et le garçonnet tenait dressé sur ses genoux un petit chat, qu'il présentait en manière d'épouvantail. Devant cette menace, les poussins s'épouvantaient et la poule se hérissait furieuse, le bec et les ongles prêts à la défensive.

Mon oncle prenait grand plaisir à cette scène ; il se donna même la peine d'en dégager la morale :

« Vois-tu, me dit-il, ce qui divertit ces enfants ce n'est pas de mettre leur poule en détresse, c'est d'éprouver en elle le courage et l'instinct. »

Puis, comme je m'indignais de voir la grande fillette nonchalamment

nue de son affolement et de son vertige, la fillette, gagnée par l'exemple, a saisi les planches éparses, une manne, un tonnolet, tout ce que sa main rencontre de propices pour jeter entre les jambes de la bête ; la bête s'abat enfin et perd en de suprêmes efforts les restes de vie et de sang.

Le soir, quand mon oncle revint de sa tournée de malades, je lui contai le fait, il se frotta les mains et s'écria tout joyeux :

« Hein ! avais-je raison, mon neveu ? Tout est grand dans la nature. Il suffit de la moindre volaille pour nous donner les plus belles leçons de l'instinct. »

FERNAND CALMETTES.

LE MARI DE LA DOCTORESSE

— Mon gendre, n'oubliez pas que vous devez traiter votre femme avec le plus grand respect, car elle est docteresse, mon ami, et vous n'êtes qu'un simple licencié !

UN QUI LE SAVAIT

Un homme ne connaît jamais une femme avant de l'avoir épousée et alors, quelquefois, il ne veut plus la connaître.

PROPOS PARISIENS

— Décidément, ma chère, il n'y a plus moyen de rester à Paris ! Quelle chaleur ! Quelle cohue ! Quelle boasculade !... Sauvons-nous, n'importe où !

— Oh ! oui, d'autant mieux qu'il n'y a plus personne ici.